

## **Civilisation pharaonique : archéologie, philologie, histoire**

M. Nicolas GRIMAL, professeur

### *COURS ET SÉMINAIRE*

#### **Les Égyptiens et la géographie du monde**

L'objectif du cours de cette année était de tenter une description du regard que les Égyptiens portent sur le monde qui les entoure au cours du deuxième millénaire av. J.-C. : à une époque où l'Égypte est l'une des principales puissances de ce monde connu, mais aussi où celui-ci change et évolue vers un ordre nouveau, face auquel la même Égypte aura à se redéfinir.

Du fait de sa spécificité, la civilisation pharaonique a connu au fil des siècles une durée sans commune mesure avec celle de ses partenaires. Cette durée exceptionnelle repose sur l'efficacité d'une cosmographie, dont on doit reconnaître qu'elle a toujours fourni des réponses satisfaisantes aux situations rencontrées par les Égyptiens pendant plus de quatre millénaires. Mais ces réponses, adéquates dans un système donné, ne le sont plus dans un autre. Ce n'est pas une question de rapport de force : l'assimilation des conquérants étrangers qui se succèdent, dès le début du deuxième millénaire av. J.-C. avec les Hyksôs, sur le trône de pharaon le montre à l'évidence. Tout particulièrement celle des conquérants qu'une distance sans doute encore plus grande séparait de la civilisation pharaonique, comme les Perses, les Grecs ou les Romains. Car le système mis en place par la théocratie pharaonique est perçu par eux comme suffisamment efficace pour constituer un modèle de gouvernement pour les puissances qui veulent, elles aussi, se penser à l'échelle du monde.

#### **La cosmographie**

Les Perses, les premiers, incluent l'Égypte dans *leur* vision du monde, mais non comme un élément de même poids que les autres. Tout au contraire, ils lui reconnaissent une place stratégique particulière, puisqu'elle constitue en quelque

sorte le *limes* qui les sépare des Grecs<sup>1</sup>. Mais même ce statut particulier ne suffit pas : l'apparat royal pharaonique, que les souverains perses revêtent volontiers en Égypte<sup>2</sup>, déborde jusqu'à leur capitale. La statue de Darius retrouvée à Suse<sup>3</sup> est le plus bel exemple de l'appropriation par le Roi des Rois du mode de description géopolitique égyptien. Le souverain y est représenté en costume d'apparat perse, mais dans une attitude combinant traits perses et égyptiens. Les textes de dédicace de la statue sont rédigés dans les trois langues transcrites en cunéiformes — vieux perse, élamite et accadien, en ordre protocolaire —, est doublés d'une version égyptienne. L'Égypte, enfin, en tant qu'entité politique, trouve sa place sur la « carte géopolitique » figurée sur le socle de la statue par la traditionnelle séquence de peuples aux confins de l'empire.

Alexandre fait de même, à l'échelle de sa propre vision du monde : associer, de Babylone à l'Égypte, les deux civilisations mères, afin de mieux fonder son propre pouvoir sur l'Orient et l'Occident. Une idée que les empereurs romains reprendront à leur compte<sup>4</sup>, tout particulièrement Hadrien dans le programme décoratif et cultuel de sa villa près de l'actuelle Tivoli, dont le Canope donne une carte du monde, orientée à partir de l'Égypte<sup>5</sup>.

La cosmographie égyptienne parvient ainsi à transcender son propre système pour inspirer d'autres sociétés, qui n'ont pourtant pas les mêmes références : la Perse, la Grèce ou Rome n'ont rien de sociétés hydrauliques ; pas même une communauté d'agriculteurs... C'est donc que la référence principale de la cosmographie égyptienne touche profondément aux valeurs universelles sur lesquelles se retrouvent aussi ces civilisations.

Ce terrain commun est l'universalisme solaire : une organisation du monde qui fait du point d'origine, le centre d'une création en perpétuelle expansion. Que l'on veuille parler de principe fédérateur, agglutinant, centrifuge, — quelle que soit l'étiquette —, ce système, par sa nature même, pose la difficile question de l'altérité : à partir de quand l'autre devient-il étranger, dans un monde en progression constante ? Que regardaient les Égyptiens au-delà de leurs frontières ? D'autres soi-même, relevant d'une même relation au créateur, exprimée différemment sans doute, mais, somme toute, analogue ? Et d'abord, y avait-il des frontières ? Et avec qui ?

Dans cette optique, on a rapidement évoqué les grandes lignes de la cosmologie égyptienne, en mettant l'accent sur ses représentations : séparation des éléments,

1. Nicolas GRIMAL, « Les oasis du désert libyque : l'eau, la terre et le sable », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 2000 (2001), p. 908-938.

2. Pierre BRIANT, *Histoire de l'empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, Paris 1996.

3. Monique KERVAN, David STRONACH, François VALLAT et Jean YOYOTTE, « Une statue de Darius découverte à Suse », *Journal Asiatique* (1972), p. 235-266.

4. Voir par exemple la liste de peuples de Kôm Ombo, citée par Günter VITTMANN, *Ägypten und die Fremden im ersten vorchristlichen Jahrtausend*, Mainz am Rhein 2003, p. 157.

5. Jean-Claude GRENIER, *La décoration statuaire du « Serapeum » du « Canope » de la villa Hadriana. Essai de reconstitution et d'interprétation*, Rome 1990.

organisation centrifuge de l'espace<sup>6</sup>. On s'est plus particulièrement intéressé aux représentations funéraires<sup>7</sup>, pour mettre en évidence le lien intime entre espace et temps dans un monde en expansion, plus exactement, perpétuellement en train de se préciser. La description qui y est faite des espaces du vivant et de la mort montre clairement cette continuité<sup>8</sup>, que vient confirmer une étude rapide des concepts de *nḥḥ* et *dt* — les deux infinis, celui du temps et celui de l'espace —, de la notion de « tout » et d'achèvement (*tm*) « le tout », du cycle du soleil (*šnw*), enfin, et de l'*ouroboros*<sup>9</sup>.

Cet univers, dont on a si souvent dit qu'il est fortement structuré autour du modèle nilotique, révèle une origine de la civilisation pharaonique, dont on constate de plus en plus qu'elle est antérieure à cette modélisation<sup>10</sup>. On sait aujourd'hui que la parenté africaine est plus forte qu'on ne le considérait naguère : « cousinage » de cultures des grands bassins, né des mouvements migratoires suivant les phases arides, dans un espace de maturation de la future civilisation pharaonique qui dépasse le cadre étroit de la vallée du Nil. D'où probablement une vision de l'étranger très différenciée selon les lieux envisagés par les Égyptiens : la relation qu'ils entretiennent tout au long de leur histoire avec les Nubiens, par exemple, ne saurait se comparer à celles qu'ils avaient nouées avec les « Asiatiques ». Ces racines se retrouvent dans la répartition du monde entre les « Neuf Arcs », c'est-à-dire les neuf secteurs englobant le monde connu : neuf, pour suivre le schéma cosmogonique héliopolitain de l'ennéade, trois fois trois, la pluralité de la pluralité.

Les énumérations des Neuf Arcs du Nouvel Empire révèlent un déséquilibre entre Afrique et Asie : surinformation de la partie africaine, en même temps qu'isolement des « Asiatiques » et des *ḥ'w nbw*. Les premiers sont présentés sous une forme globale : une dénomination pour un continent, témoignant de moins

6. Nicolas GRIMAL, « L'Égypte centre du monde ? » *Égypte - Monde arabe* 7 (1991), p. 7-25 ; Nicolas GRIMAL, « Espace divin et espace humain : la théocratie pharaonique », dans Alain BERTHOZ et Roland RECHT, *L'homme et ses espaces*, Collège de France 2004, sous presse.

7. Par exemple, le sarcophage en bois stuqué et peint de Bapoun (Turin inv. Cat. 2238. Coll. Drovetti, Troisième période intermédiaire) ou le papyrus de Nesypakashouty (Musée du Louvre = Alexandre Piankoff, *Mythological Papyri. Translated with introduction by Alexandre Piankoff, edited with a chapter on the symbolism of the papyri, by N. Rambova*, New York 1957, pl. 9 et p. 104-108).

8. On a ainsi analysé les représentations de l'adoration de la Maîtresse de la nécropole au moment de l'entrée du disque solaire dans le monde des morts du papyrus de Dirpou (Musée du Caire = *ibid.*, pl. 6 et p. 84-87), le papyrus de Nesypaoutyoutaoui (Musée du Caire = *ibid.* pl. 3 et p. 77-79), la sortie du disque solaire hors du monde des morts au matin du papyrus de Padiamon (Musée du Caire = *ibid.* pl. 10 et p. 109-116), et le papyrus de Khonsoumes A (Vienne, Kunsthistorisches Museum = *ibid.* pl. 16 et p. 143-146). Pour les comparer aux figurations des tombeaux de Thoutmosis III, de Séthi I<sup>er</sup> et de Sennedjem.

9. Papyrus de Hor-ouben A (petite fille du Grand Prêtre Menkheperre, XXI<sup>e</sup> dynastie. Musée du Caire = *ibid.*, pl. 1 et p. 71-74) et de Khonsoumes A (Vienne, Kunsthistorisches Museum 3859).

10. David ROHL, *The Followers of Horus. Eastern desert Survey Report*, Oxon 2000 ; Nicolas GRIMAL, « Espace divin et espace humain : la théocratie pharaonique », dans Alain BERTHOZ et Roland RECHT, *L'homme et ses espaces*, Collège de France 2004, sous presse ; Béatrix MIDANT-REYNES, *Aux origines de l'Égypte. Du Néolithique à l'émergence de l'État*, Paris 2003.

de contacts et d'une « entrée » historique plus tardive. La constatation est la même pour les seconds.

Les Neuf Arcs représentant l'humanité connue, leur iconographie constitue un indicateur de ce que les anciens Égyptiens considéraient comme différent d'eux-mêmes. La « carte du monde » que constitue la représentation des Neuf Arcs de la tombe de Khérouef<sup>11</sup>, par exemple, est fortement marquée par la domination du roi<sup>12</sup> : au point de revêtir une phraséologie de domination, que l'on juge généralement plutôt réservée aux pays étrangers. Toutefois, la présence de l'Égypte dans la liste est là pour rappeler, que, tout comme le démiurge, le roi règne, *de la même manière* sur l'Égypte et sur les pays étrangers. L'organisation des Neuf Arcs de cette liste va constituer l'ordre canonique des représentations contemporaines, et ce jusqu'à l'époque ramesside<sup>13</sup>. La liste sera ensuite modifiée par l'introduction d'autres peuples — Naharina, Shosou, Hittites, Assur, etc. Ces ajouts sont généralement considérés comme une « mise à jour » de la liste canonique.

Les *ḥꜣw nbw* de la liste de Khérouef présentent le type que l'on prête traditionnellement aux « Asiatiques », de façon assez indifférenciée. Il en va de même pour les représentations contemporaines<sup>14</sup>. Celles de Khâemhat<sup>15</sup> montrent qu'il n'y a guère de différenciation ethnique : les seuls que l'on distingue nettement des autres, ce sont les *iwntyw ḥ-sty*. Les habitants de *šst*, eux, ne présentent que peu de différence iconographique avec les *ḥꜣw nbw*. Alors que l'on sait, en particulier à partir des textes de Dendara, qu'ils font partie des peuples du Sud<sup>16</sup>. Paradoxalement, *ḥ šm'*, toujours chez Khérouef, présente des traits nettement « nubiens », alors qu'il s'agit d'une partie de l'Égypte, même si c'est le Sud. On ne saurait en déduire que les gens du Sud étaient déjà ce que sont aujourd'hui les « Saïdis » pour les Cairotes et les habitants du delta : certainement pas au beau milieu du deuxième millénaire av. J.-C., au moment où c'est justement cette partie de l'Égypte qui est dépositaire de la légitimité. Il est plus probable que les anciens Égyptiens aient établi une différence de nature ethnique entre la Haute et la Basse Égypte, tout en considérant que l'ensemble constituait le pays.

Cette distinction n'apparaît pas pour *šḥt ḥm*, c'est-à-dire la région des oasis du désert occidental<sup>17</sup> : la zone mettant la vallée en communication avec l'Ouest

11. TT 192 = PM I<sup>2</sup>, p. 299 (8).

12. *Topos* du roi siégeant sous le baldaquin et recevant l'hommage de ses sujets, en situation, puisqu'il s'agit d'une représentation de la fête-*sed* de l'an 36.

13. Dietrich WILDUNG, « art. "Neunbogen" », dans *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden 1982, p. 472-473.

14. Par exemple celle de la tombe d'Amenmès, contemporain de Thoutmosis III et Amenhotep II (TT 42 = PM I<sup>2</sup>, p. 82 (5)) ou de Khâemhat, contemporain d'Amenhotep III (TT 57 = PM I<sup>2</sup>, p. 115 (11)).

15. Walter WRESZINSKI, *Atlas zur altaegyptische Kulturgeschichte*, Genève-Paris 1923-1935 (1988), I, Tafel 203b (= dessin de Prisse d'Avennes + relief de la tombe + tête Berlin Inv. 14503).

16. Nicolas GRIMAL, « Civilisation pharaonique : archéologie, philologie et histoire », *Annuaire du Collège de France 2000-2001* (2001), p. 649. Cette constatation vaut également pour les listes de Khâemhat et Amenmès (*passim*).

17. *Ibid.* p. 650.

par les pistes, les grandes zones dunaires occidentales ne permettant pas d'autres voies de passage. Le personnage représentant *ḥ-mḥw* est, lui également, d'un type que l'on qualifierait volontiers « d'égyptien ». Différent des « Asiatiques », il l'est également des « Nubiens ». Il est toutefois, coiffure et barbe à part, plus proche des premiers<sup>18</sup>. Du côté oriental, c'est-à-dire jusqu'à la mer Rouge et aux confins de la péninsule Arabique, il en va des *pḏtyw šw* comme de *šḥt ḥm*. Alors qu'une distinction nette est faite entre Égyptiens et Pountites<sup>19</sup>. On ne reviendra pas ici sur la question des « Libyens »<sup>20</sup>. À l'instar des *ḥwntyw ḥ-sti* et des *Mntyw nyw Stt*, ils présentent les caractéristiques ethniques attendues.

Au total, cette rapide revue montre que la différence entre l'Égypte et les pays étrangers ne se fait pas sur un critère ethnique. Puisque l'Égypte appartient, par chacune de ses deux principales composantes, à ce qui paraît être la grande classification des peuples : les gens du Sud, c'est-à-dire les gens du Nil, Nubiens et Égyptiens se retrouvant sous des traits quasiment identiques, et ceux que, faute de mieux, nous appelons des « Asiatiques ». Les Égyptiens se comptant, d'une certaine manière aussi parmi eux.

Pour ce qui est du Sud, il est, naturellement, tentant de retrouver dans ce cousinage nilotique le reflet des périodes de formation brièvement évoquées plus haut. Les populations des « franges » désertiques et du Nord étant perçues comme une autre « couche », de façon suffisamment globale pour que, dans ces grandes listes canoniques<sup>21</sup>, on ne fasse quasiment pas de différence iconographique entre « Asiatiques du Nord », si l'on ose un employer un tel terme et « Asiatiques de l'Est ». Même si la différence est faite avec les « Libyens », et si, comme nous l'avons vu un peu plus en détails précédemment, il n'y a aucune ambiguïté dans les sources égyptiennes, ceux-ci sont plus proches des « sémites » que des « africains ». Il semblerait que cette distinction soit plus culturelle, voire ethnique, que géographique. L'appartenance à l'ensemble « du Nord » ou « du Sud » est, comme nous l'avons constaté à Soleb, question de point de vue : c'est ainsi, par

18. On remarquera que le système pileux est réservé aux « Asiatiques », les Égyptiens de bonne naissance ne se faisant jamais représenter barbus (ou alors une petite barbiche très soignée), s'ils n'hésitent pas, dès la 3<sup>e</sup> dynastie, à se faire portraiturer moustachus. Les représentations montrent que le port de la barbe est un marqueur social : bouviers, pêcheurs, pauvres hères (Cf. W. HELCK, *L'Égypte 627-628*). Signe de deuil également, mais sans aller jusqu'au collier : on ne se rase pas simplement. Les barbes royales et divines devaient probablement créer une sorte d'interdit, qui s'ajoutait à la distinction ethnique.

19. La question de la représentation de la reine de Pount est un faux problème : c'est la caractérisation d'un individu, non d'un trait ethnique. Le procédé est le même, qu'il s'agisse d'un Égyptien ou d'un étranger, et elle ne diffère guère de personnages comme le nain Khnoumhotep (*CGC* 144). Voir en ce sens Henri G. FISCHER, « The Ancient Egyptian Attitude towards the Monstrous », dans *Monsters and Demons in the Ancient and Medieval Worlds, Papers Presented in Honor of E. Porada*, Mayence 1987, p. 13-26.

20. Nicolas GRIMAL, « Civilisation pharaonique : archéologie, philologie et histoire », *Annuaire du Collège de France 2000-2001* (2001), p. 651.

21. Mais pas dans des énumérations plus précises, comme nous le verrons.

exemple que *š-šm'* reçoit à Soleb<sup>22</sup> des attributs « asiatiques », tandis que la liste de Kherouef a recours à l'iconographie classique.

Les « mises à jour » ramessides de la liste des Neuf Arcs<sup>23</sup> consacrent un nouvel équilibre du monde, et, les récupérations perses évoquées plus haut mises à part, resteront figées, à partir de ce moment et jusqu'à la 25<sup>e</sup> dynastie. Ensuite — c'est-à-dire aux époques ptolémaïque et romaine —, elles constituent une image théorique de l'univers. Sauf naturellement des « récupérations » de même nature que celle évoquée pour la villa Hadriana.

### Étrange et étranger

Cette rapide revue montre que la notion « d'étranger » est toute relative pour les anciens Égyptiens. Ils semblent lui avoir préféré la distinction ethnico-politique, privilégiant au fil des siècles l'aspect politique, qui est, en fait, le seul vrai discriminant. Eux-mêmes, en effet, ne se définissant pas comme une ethnie homogène, mais plutôt comme une fédération de deux ensembles différents. Ces deux ensembles ont des racines communes, qui les ont conduits, dans la vallée, à un développement unique. Mais si le tronc est le même, il conserve la trace de ces différentes racines, qui l'apparentent aux peuples voisins, à l'ouest comme au sud. C'est assurément la raison pour laquelle la limite reste floue avec ces deux régions et que, en particulier, l'archéologie n'a révélé, ces trente dernières années, dans les oasis du désert occidental, aucune divergence culturelle avec la culture pharaonique pour les périodes historiques.

Il n'en va pas de même en Nubie, où l'on découvre de plus en plus clairement la civilisation indigène concurrente, que les sources proprement égyptiennes minimisent totalement<sup>24</sup>. Finalement, comme l'ont montré les exemples passés en revue, c'est le point de vue de l'observateur qui détermine la classification. En d'autres termes, le centre de gravité du monde se déplace avec l'observateur : on se rappellera le découpage entre le Nord et le Sud de Soleb, où Saï et les oasis sont rangées parmi les peuples du Nord, alors que Koush est là, plus que jamais, le premier pays du Sud.

On découvre depuis une génération de la même manière le poids du désert occidental, aux confins sud de l'Égypte, du Soudan et du Tchad : la zone du Gebel Uweinat. Cette civilisation subdésertique constitue en effet l'une des racines principales de la future civilisation égyptienne, comme le révèle son iconographie, plus abondante qu'on ne le supposait encore au début du siècle dernier. Pour illustrer ce propos, on a comparé des peintures et gravures rupestres

22. Nicolas GRIMAL, *op. cit.*, p. 649.

23. *Ibid.*, p. 651.

24. Voir, en dernier lieu, Charles BONNET, *Mission archéologique de l'Université de Genève à Kerma (Soudan). Le temple principal de la ville de Kerma et son quartier religieux. Avec la collaboration de Dominique Valbelle, contribution de Béatrice Privati*, Paris, Errance, 2004.

du Gebel Uweinat, des gravures du Fezzan<sup>25</sup> et le matériel égyptien, tant prédynastique (palettes, pions thériomorphes<sup>26</sup>), que dynastiques (représentations animales, en particulier *ostraca* de Deir el-Medina). Par le thème de l'historicisation dans un système associant étroitement l'humain et l'animal, on a abordé la question de la réalité et de ses projections : la transcription de l'étrange, de ce qui dévie de la norme statistiquement la plus commune, mais fait partie de l'ordre du monde. L'exemple du « jardin botanique » de Karnak donne une image claire de la différence qui existe entre l'étrange et l'étranger et constitue une carte du monde (à comparer à celle de la villa Hadriana), organisée en fonction du sanctuaire divin, du « saint des saints » dont il est l'antichambre.

L'étrange et l'étranger ne se recoupent pas nécessairement : la reine de Pount ou les bouviers de Meïr relèvent de l'individualisation par la caricature, non d'une distanciation ethnique. Satire et caricature soulignent l'étrange face à la norme, quel que soit le contexte. Les étrangers (de la fenêtre d'apparition de Ramsès III à Medinet Habou aux peuples soumis d'Amarna, en passant par les Pountites de Deir el-Bahari ou les peuples étrangers de Rekhmirê) relèvent d'une norme comparable à celle qui règle la représentation des Égyptiens eux-mêmes. Les Crétois de Tell ed-Dabb'a, eux, sont totalement différents, parce qu'ils ont été représentés par des artistes crétois, qui les ont figurés dans leur système et avec leurs critères. Les mêmes crétois, transcrits dans le style égyptien<sup>27</sup>, trouvent leur place dans l'ordre du monde : seules leurs différences d'aspect sont transcrites ; leur nature humaine est la même.

Cette distinction de l'étranger plus par son système politique que par son appartenance ethnique ou culturelle est d'ailleurs la clef du maintien de la civilisation pharaonique face aux autres : elle lui permet à la fois d'intégrer dans son propre système les pays étrangers — jusqu'à la limite de l'affrontement, naturellement —, et de s'ouvrir à un cosmopolitisme, dont on a évoqué quelques aspects. En particulier à travers les monuments funéraires de la nécropole de Sidon : le sarcophage d'Ashmounazar II (Louvre AO 4806), dont le père, Tabit, également roi de Sidon, avait déjà « réemployé » le magnifique sarcophage du général Pineptah, aujourd'hui conservé au Musée archéologique d'Istanbul<sup>28</sup>. On pourrait encore citer le sarcophage de l'Iranien « égyptianisé » Djedher, et, bien entendu le tombeau de Pétosiris à Touna el-Gebel ou les tombes de Muzawwaga dans l'oasis de Dakhla.

25. En particulier les tableaux dressés par Paul HUARD et Jean LECLANT, *La culture des Chasseurs du Nil et du Sahara, Mémoires du Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques XX*, Alger, 1980, p. 398-406.

26. Principaux exemples relevés par H. G. FISCHER, « The Ancient Egyptian Attitude towards the Monstrous », dans *Monsters and Demons in the Ancient and Medieval Worlds, Papers Presented in Honor of E. Porada*, Mayence, 1987, p. 13-26 ; Nathalie BEAUX, *Le cabinet de curiosités de Thoutmosis III*, OLA 36, 1990.

27. Les représentations du tombeau de Rekhmirê par exemple, *passim*.

28. Voir les exemples rassemblés, pour l'Égypte, par Günter VITTMANN, *Ägypten und die Fremden im ersten vorchristlichen Jahrtausend*, Mainz am Rhein 2003, *passim*.

## La géographie

Moins sensibles que nous ne le sommes nous-mêmes à la notion de différences raciales, les Égyptiens paraissent l'avoir été aussi peu à la notion de paysage et d'environnement. Ils ne possèdent pas en effet, à proprement parler, de terme pour désigner le paysage. À tel point que l'on parle généralement plutôt d'un répertoire de scènes de genre, que l'on adapte à des situations<sup>29</sup>. La littérature égyptienne est plutôt avare de descriptions de paysage. Plus exactement, celles-ci sont toujours fonction d'un effet ou d'un résultat recherché : elles entrent dans une explication, font partie d'une chaîne de causalité ou sont utilisées comme comparaison ou image. Passons sur l'exemple célèbre du conte de l'Oasien<sup>30</sup> ou les comparaisons issues de la poésie amoureuse évoquant Memphis. L'une des rares descriptions d'un pays étranger (en dehors de la vision « maritime » d'Ounamon à travers la fenêtre du prince de Byblos), est celle que donne le scribe du Papyrus Chester Beatty V, qui décrit la vie de l'officier de garnison en poste du côté de Gaza<sup>31</sup>. Et encore, ne saurait-on qualifier ce texte de description d'un paysage. On pense plutôt à une série de scènes de genre — négatives en l'occurrence, comme lorsqu'il s'agit, en général, de ce qui est extérieur à la vallée du Nil<sup>32</sup>.

Il en va de même pour les représentations, essentiellement celles des tombeaux, d'ailleurs, toutes époques confondues. On ne reviendra pas sur les exemples tardifs évoqués plus haut. Quelques exemples de scènes pittoresques apparaissent, entre autres, dans les tombeaux d'Ipouy, Ouserhat, Menna, la stèle de Djedimene-tiouefânkh (CGC 1622), sur les belles décorations du complexe funéraire de la reine-mère Ankhesnepepy II à Saqqara, dans le complexe funéraire de Niouserrê, naturellement, etc. Mais aussi sur les murs des temples, comme à Louqsor<sup>33</sup> ou Karnak<sup>34</sup>. Ces exemples montrent qu'en fait, il n'y a pas de recherche d'effet de paysage, sauf à caractériser des détails remarquables, comme c'est le cas pour les paysages du pays de Pount à Deir el-Bahari ou les représentations de batailles, qui relèvent du croquis utilitaire de situation<sup>35</sup>.

Cette manière, « utilitaire » pourrait-on dire, d'envisager la description géographique, ainsi réduite aux seuls éléments pertinents au propos suivi, rejoint bien l'esprit d'une cartographie, dans laquelle les anciens Égyptiens ont montré qu'ils ont toujours été experts. On pense, naturellement, aux documents les plus connus,

29. Helmut PRITSCH, « art. "Landschaft" », *LÄ* III (1980), p. 923.

30. Gustave LEFEBVRE, *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, Paris 1976 : 48-49.

31. p.Ch.Beatty V r° 5. 12-15 : Nicolas GRIMAL, « La danse des peuples aux marches du royaume », *Compte rendu de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* 2001, p. 1177-1178.

32. Voir le récit d'Ourmaï dans le Pushkin 127.

33. Première cour, mur extérieur ouest : une ville syrienne en ruines, dans un environnement retourné au désert (ép. Ramsès II).

34. Salle hypostyle, extérieur nord.

35. Qadech, *passim* — jusqu'à l'absence de paysage ; voir par exemple les processions militaires monumentales : le retour de la bataille de Qadech, que ce soit en Abydos ou à Karnak.

comme le papyrus « des mines d'or » de la XIX<sup>e</sup> dynastie, conservé au Musée de Turin, ou au plan d'une tombe royale, trouvé par G. Daressy dans le tombeau de Ramsès IX, conservé, lui, au Caire (CGC 25184). Plus surprenants — et plus anciens aussi — sont les tracés de ouadis du désert oriental, déjà évoqués, publiés par D. Rohl<sup>36</sup>.

### La question des frontières

L'universalisme de la cosmographie égyptienne paraît devoir *a priori* exclure l'idée même de frontière. L'histoire nous montre, bien évidemment, qu'il n'en a rien été. Mais où se trouvent les limites de cette entité politique que l'on est un peu en peine de qualifier : royaume, empire, centre du monde ?

#### *Les oasis occidentales*

Pays essentiellement africain, l'Égypte ne semble pas avoir senti la nécessité de délimiter son territoire vers l'Ouest. C'est ainsi que les oasis du désert occidental apparaissent d'emblée dans l'archéologie comme faisant partie du pays, au même titre que la vallée, avec laquelle elles entretiennent des relations de province à province ou de province à capitale. L'étude des voies de communication vérifie cette orientation vers la vallée, que confirment les noms actuels des deux principales oasis, censés traduire « l'entrée » (Dakhla) et la « sortie » de la vallée (Kharga). Au-delà de cette raison culturelle, il en existe une autre, tout aussi évidente : la quasi absence de « partenaires » dans ces régions, coupées du reste de l'Afrique par les grandes zones dunaires et le Sahara. Des sites comme Umm Balad témoignent à la fois du désir très ancien des Égyptiens d'aller au-delà de leur terroir et de la difficulté de l'entreprise<sup>37</sup>.

Les paysages oasiens diffèrent de ceux de la vallée, en ce que le désert, là-bas souvent proche, est ici omniprésent<sup>38</sup>. Mais l'irrigation artésienne et la technique de l'écoulement de l'eau par canaux rythme la campagne de façon analogue. La seule différence est l'origine de l'eau. À tel point qu'il n'est pas illogique de supposer que cette technique s'est simplement adaptée au Nil et connaît probablement son origine dans les zones semi-arides<sup>39</sup>. Cette répartition des régions désertiques mise à part, l'environnement oasien est proche de celui de la vallée. Au point que l'on ne puisse relever quasiment aucune différence culturelle.

36. *The Followers of Horus. Eastern desert Survey Report*, Oxon 2000, *passim*.

37. Rudolph KUPER, « Les marches occidentales de l'Égypte : dernières nouvelles », *BSFE* 158 (2003), p. 12-34.

38. La nature offre aujourd'hui encore le spectacle de scènes qui semblent tout droit sorties des peintures des tombes thébaines. On peut penser, entre autres nombreux exemples, aux chèvres broutant un acacia du tombeau d'Ipouy (TT 217).

39. La facilité avec laquelle le système des *qanât* a été mis en place à l'époque perse en porte également témoignage.

La structure politique et sociale est, depuis l'Ancien Empire, celle d'une province, même si les oasis bénéficient d'un statut particulier, qui trahit peut-être leur externalité à l'origine : les titres des gouverneurs laissent penser que leurs fonctions étaient plus étendues que celles de leurs homologues de la vallée<sup>40</sup>. Les fouilles menées par l'IFAO depuis une trentaine d'années à Balat, dans l'oasis de Dakhla, ont mis en évidence, à travers les tombeaux des gouverneurs de la VI<sup>e</sup> dynastie, mais aussi et surtout grâce au dégagement de leur capitale proche, une administration et un art qui trouvent des équivalents dans les provinces contemporaines de la vallée<sup>41</sup>. Tout comme sur les bords du Nil, on remarque la pérennité de cette « dynastie » de gouverneurs<sup>42</sup>. Les ruptures du pouvoir suivent également le rythme de la vallée, avec une reprise au Moyen Empire, et une continuité ininterrompue jusqu'à l'époque médiévale. Une seule indication, à ce jour, pourrait laisser supposer que Dakhla, en tout cas la ville de Balat à la VI<sup>e</sup> dynastie, ait été conçue comme une zone frontière<sup>43</sup>. Quoi qu'il en ait été, l'oasis a toujours fait partie de l'Égypte pour les Égyptiens.

Il en va clairement de même pour l'oasis de Kharga, pratiquement à tous points de vue. Même si très peu de traces de l'Ancien Empire ont été relevées, le grand développement de l'oasis au deuxième millénaire av. J.-C. témoigne de structures politico-sociales identiques<sup>44</sup>. Avec un rôle plus apparent de zone frontière, en tout cas de premier territoire égyptien avant l'entrée dans l'oasis intérieure. C'est ainsi que les Perses, en implantant le système des *qanâts*, ont pu conforter l'implantation humaine dans l'oasis, créant ainsi un véritable glacis qui leur permettait de contrôler ces abords de leur empire, menacés par les Grecs depuis la Cyrénaïque. Le développement du culte de Seth panthée, tel qu'on peut le voir figuré dans le temple d'Hibis, en est une illustration frappante<sup>45</sup>. Les Romains, à leur tour, vont maintenir l'oasis dans le « maillage » religieux égyptien<sup>46</sup>, tout en renforçant un aspect, secondaire avant eux, mais devenu

40. Michel VALLOGGIA, « Note sur l'organisation administrative de l'oasis de Dakhla à la fin de l'Ancien Empire », *Méditerranées* 6-7 (1996), p. 61-72. Cette différence apparente de statut est-elle à mettre en relation avec le statut des futurs « vice-rois de Koush » ?

41. Voir en dernier lieu Georges SOUKIASSIAN, Michel WUTTMANN et Laure PANTALACCI, *Le palais des gouverneurs de l'époque de Pépy II. Les sanctuaires de ka et leurs dépendances*, IFAO 46, le Caire, 2002.

42. Pour exemple les « trésors » familiaux d'objets jubilaires reçus en récompense et accumulés dans les caveaux de Medounefer ou Khentika. Auxquels il convient d'ajouter la remarquable découverte des installations cultuelles du *hwt-k3* dans la zone palatiale.

43. La figurine d'envoûtement IFAO Inv. 2326 découverte sur le site urbain en 1979 : Nicolas GRIMAL, « Les noyés de Balat », *Mélanges offerts à Jean Vercouter*, Paris, 1985, p. 111-121. Encore que la pratique d'enfouissement sous fondations de figurines d'exécration ne soit pas réservée aux villes frontières.

44. Jusqu'à l'orientation même des temples en fonction du Nil, comme on peut le constater à Hibis.

45. Et quasi unique en Égypte. Voir aussi Olaf E. KAPER, « The Statue of Penbast. On the Cult of Seth in the Dakhleh Oasis », dans *Essays te Velde*, 1997, p. 231-241.

46. En poursuivant le développement des villes incluses, avec leur temple, dans des enceintes. Ces capitales agricoles connurent une opulence et un développement remarquables, dont témoignent, par exemples, les découvertes de l'IFAO à Douch, avec, en premier lieux, les ex-votos à Sérapis datant des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., ou le tombeau-chapelle de Pyuris d'Ayn Labakha.

primordial avec le développement des échanges commerciaux de l'Empire : la protection des pistes, qu'ils assurent par le système de forts qu'ils implantent tout au long de la chaîne nord reliant les oasis, en contrebas du plateau libyque<sup>47</sup>...

On commence à mieux connaître aujourd'hui la réalité archéologique de Bahariya, jadis défrichée par Ahmed Fakhry, en grande partie grâce aux travaux de l'IFAO<sup>48</sup> : pour y découvrir une réalité très conforme aux représentations classiques qu'en donnent les sources de la vallée du deuxième millénaire av. J.-C.<sup>49</sup>, avec, là encore, une insistance probable sur le rôle de marche<sup>50</sup> de cette « province »<sup>51</sup>.

Le statut de Siwa et la question des « Libyens » est à la fois plus simple en ce qui concerne la première et plus complexe, pour ce qui est des seconds. L'oasis de Siwa, par sa situation géographique, n'est guère tournée vers l'extérieur. Bien au contraire, et tout le monde connaît l'endogamie tout aussi célèbre que durable des populations qui l'habitent. En fait, il faut attendre son inclusion dans le monde grec pour lui voir jouer un rôle. C'est plus l'Oracle que le commerce des produits de l'oasis ou les échanges caravaniers qui donnent à Siwa son importance. Même si les relations commerciales avec la vallée, *via* Bahariya sont bien connues et confirmées par l'opulence agricole de l'oasis, encore sensible aujourd'hui.

Aussi n'est-il pas surprenant de constater l'isolement de Siwa de ce que l'on pourrait appeler « la question libyenne ». On ne reviendra pas ici sur la présentation historique faite précédemment des Libyens, sauf pour constater que le secteur nord-ouest limitrophe du delta — probablement d'ailleurs, par le moyen des pistes, jusqu'en Moyenne Égypte — a connu deux strates culturelles, séparées par les grands mouvements migratoires de la fin du deuxième millénaire av. J.-C., qui recourent toutes deux ce que nous appelons « Libyens », terme qui ne convient, en fait qu'à la strate la plus récente. Eux sont perçus comme étrangers, jusqu'à conserver même lorsqu'ils font souche dans le delta même des caractéristiques ethno-culturelles<sup>52</sup> qui continuent à les distinguer des Égyptiens<sup>53</sup>. Nous y reviendrons plus loin.

47. Voir encore : Nicolas GRIMAL, « Les oasis du désert libyque : l'eau, la terre et le sable », *Compte rendu de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* 2000, p. 908-938.

48. Voir en dernier lieu *Or* 73 (2004), p. 110-117.

49. Que ce soit la tombe de Pouiemrê (TT 39) ou celle de Rekhmirê (TT 100).

50. Voir la représentation des Neuf Arcs du tombeau de Benntyou dans la nécropole d'el-Baouiti. La datation même de la tombe (XXVI<sup>e</sup> dynastie) renvoie probablement à la problématique, évoquée plus haut, de la politique perse.

51. Statut que lui donnent clairement les représentations de Rekhmirê, et que confirme, naturellement, la liste d'Edfou.

52. Paradoxalement assez comparables : soit parce que, en fait, ils aient possédé, à de longues distances dans le temps, une origine commune ; soit, plus probablement, parce que pour les Égyptiens, ils relevaient d'une iconographie à peu près identique, comme les Crétois et les Achéens entre eux.

53. On remarquera que cette permanence ne joue pas pour leurs concurrents heureux, les « Éthiopiens », qui, eux, se présentent sans traits distinctifs de ce type. Signe probablement que la différence entre Napatéens et Égyptiens était ressentie comme moins grande qu'entre Égyptiens et « Libyens ».

*Les limites orientales de la vallée*

La chaîne arabique et la mer Rouge constituent la zone dans laquelle, depuis K. Sethe et jusqu'à l'étude de E. Uphill, on place cet « Arc », pour lequel, comme le fait remarquer ce dernier dans son étude, on manque d'indications<sup>54</sup> : les *pdtyw-šw*, « archers du désert ». Cette réalité géographique, que montre clairement la carte de la chaîne Arabique et dont la palette « de la Chasse » (Louvre E 11254 + Br. Museum) rend si bien la faune et l'environnement, est diamétralement opposée à celle des marches occidentales de l'Égypte. Si les ressources minières y abondent, l'eau y est rare, et la vie humaine ne saurait s'y fixer durablement. Aussi, les gens de la vallée, tout en considérant ces territoires comme leur appartenant, n'y ont-ils fait, depuis les plus hautes époques, que des incursions utilitaires, afin de prendre les richesses de son sol, suivant les *ouadis* et s'appuyant sur un réseau de puits : pierre de *bekhen* du ouadi Hammamat, cuivre, or et galène plus près de la mer Rouge, porphyre et autres roches précieuses au cœur de la chaîne Arabique...

L'administration de ces régions, à l'origine comparable à celle des expéditions vers les oasis du désert Libyque, n'a pas évolué, elle, vers une forme de gestion provinciale, mais est restée, tout au long de la civilisation, liée à une occupation temporaire des lieux, probablement saisonnière. Il faut attendre l'époque romaine pour voir s'y fixer des installations pérennes — Mons Claudianus, Mons Porphyritès, chaîne des fortins de Coptos à Qosseir ou sur la route de Bérénice —, sur le modèle des cantonnements militaires contrôlant les voies et les limites de l'Empire.

Le passage et les richesses minières mises à part, toute cette région est si peu propre à la vie que la zone située au nord du Grand Galala a été une terre d'élection du monachisme chrétien, dont témoignent aujourd'hui les monastères de Saint-Paul et, surtout, de Saint-Antoine. Immédiatement au nord, à la limite du delta, un système de pistes permettait de gagner la région d'Ayn Sokhna, dont les mines ont été très tôt exploitées, et qui est rapidement devenu un point de centralisation des expéditions vers le sud Sinai<sup>55</sup>.

En fait, les *pdtyw šw* n'apparaissent pratiquement que dans les listes. Une seule source, tardive, donne une idée de leur territoire. Il s'agit du papyrus Pushkin 127. Son héros malheureux, Ourmaï, raconte ainsi le début de son errance<sup>56</sup> : « Je me joignis à l'équipage d'un navire qui ne m'appartenait pas, — car on avait pris le mien —, et parcourus le (2.12) pays en suivant le cours du fleuve, m'enfuyant en hâte<sup>57</sup> par ses hauts fonds. J'atteignis avec lui le Nord, à Chemmis (2.13), après avoir parcouru, à l'Orient, le pays des Archers du

54. Éric UPHILL, « The Nine Bows », *JEOL* 19 (1965-1966), p. 405-406.

55. Sur les fouilles qu'y conduit Pierre Tallet : *Or* 73 (2004), p. 123-125.

56. Ricardo A. CAMINOS, *A Tale of Woe from a Hieratic Papyrus in the A. A. Pushkin Museum of Fine Arts in Moscow*, Oxford 1977 : 24 ; 32-33 ; pl. 6.

57. Wb. I 72. 1-2 « davonrennen (wie Wild) ; (einen Ort) durcheilen » (21<sup>e</sup> dynastie).

Désert, en évitant leurs (3.1) puits sacrés (?), (à) l'Occident, le pays des Tjemehou, aux marches des (après être entré chez les) Tjehenou, ayant traversé (ainsi) l'Égypte (3.2) dans son étendue<sup>58</sup>. (Puis,) je fis route jusqu'à Xoïs, atteignis (3.3) Toura et après être arrivé dans l'Oxyrhynchite, je pénétrai dans la Grande Oasis, ayant (ainsi) parcouru en hâte (3.4) la Haute Égypte sur ses deux côtés<sup>59</sup>. »

Comme l'observe R. A. Caminos dans son commentaire<sup>60</sup>, ce texte, loin d'être clair, permet deux hypothèses sur la position du pays des *pḏtyw šw*, selon l'interprétation que l'on en donne. On remarquera que le récit d'Ourmaï indique qu'il « parcourt » (*pḏr*) le « pays » (l'Égypte) *m ḥpwt n itrw*, « en suivant le cours du fleuve ». L'emploi de *itrw* n'interdit pas de supposer qu'il navigue sur une branche du Nil, même si le terme renvoie plutôt au fleuve avant le delta. On peut ainsi supposer qu'il descend en longeant le pays des Archers du Désert.

#### *Les Bédouins, le delta oriental et le Sinai*

À quel moment les Égyptiens avaient-ils donc le sentiment de sortir de leur pays ? Nous avons vu qu'aux époques historiques les choses n'étaient pas aussi tranchées qu'on aurait pu le penser pour les populations nomades des déserts occidental et oriental, ce qui nous conduirait à poser volontiers la question en termes de **territoire occupé** pour ce qui est de la vallée du Nil et des oasis, en termes de **contrôle de zones** pour les régions périphériques.

Ce qui induit une différence culturelle fondée sur la nature des espaces considérés. Nous avons vu que ce clivage est naturellement perçu par les Égyptiens, même si leurs origines lointaines rejoignent le monde pastoral : leur développement historique a généré une différence, fondée sur l'environnement nilotique. Celle-ci est d'autant plus affirmée dans toutes les expressions culturelles qu'elle fonde un modèle cosmologique qui établit en quelque sorte un progrès, une hiérarchie organisée à partir de la centralité. Cette hiérarchie justifie l'emprise de la société pharaonique sur l'environnement extérieur à la vallée du Nil. Une cosmographie centrifuge, rayonnant à partir du centre du monde : la butte primordiale émergeant hors du chaos<sup>61</sup>.

Cette appropriation du monde extérieur, rendue possible par la tension maintenue de l'équilibre de la création — la Maât —, ne semble pas s'exercer également, comme nous venons de le voir, dans toutes les directions. Les régions occidentales sont intégrées de très bonne heure au système. L'état actuel des

58. Et non dans sa largeur, comme le comprennent R. A. Caminos et D. Meeks à sa suite (*Alex* 77. 1041). Si *wsḥ* veut bien dire, en effet, « large », le terme désigne d'abord « l'étendue » (*Wb*. I 365, *passim*, jusqu'à « l'étendue de la terre »).

59. *ḥnm=i ḥwtjwn im nn ink sw ḥy.n pšy=i ḥft-ḥr. Pḥr<=i> pš (2.13) ḥ m ḥpw(t) n itrw ifd m nšy=f mḏwt mw ; in<=i> mḥt im=f m šḥ-būt (2.14) pḥr.t(i) kšy(t) idḥw m wbnw ḥšt pḏtyw-šw kḏw nšy=sn (3.1) nḥty 'nḥt ḥšt tmḥw 'k<=k>wi ḥnw ; ḥy<=i> ḥ km (3.2) ḥr wsḥt=s, ḥgb<=i>pš ḥšsw, sšw=i (3.3) r tršw, pḥ=i wšbw, iry=i 'k'k kmnt ifd (3.4) ḥ šm' m rit=s nb.*

60. *Ibid.* : 32 sq.

61. N. GRIMAL, « Égypte centre du monde ? », *Égypte - Monde arabe* 7 (1991), p. 7-25.

recherches dans les oasis, principalement les deux constituant la « grande oasis » de la Basse Époque — Dakhla et Kharga —, ne permet guère d'être affirmatif pour les périodes antérieures à l'Ancien Empire, les différences culturelles entre la culture égyptienne et la culture locale, quelle qu'elle ait été, à la fin du Néolithique n'étant pas perceptibles. Mais, quelle que soit la réponse, nous avons vu que toute la zone était clairement intégrée à l'Égypte depuis les débuts de l'histoire de celle-ci. À plus forte raison si la théorie des origines africaines s'avère validée par les recherches archéologiques en cours.

Cette connivence culturelle, traduite très tôt par un devenir et une appartenance communs à la civilisation pharaonique, évitait, en quelque sorte, aux Égyptiens de se poser la question des frontières à l'Ouest de leur pays : par défaut pour ce qui est des régions au contact de l'actuelle Libye ou du Tchad, faute de partenaires identifiables. Cette situation, que traduit nettement la carte géopolitique de Soleb, pour le Sud de la Nubie et l'actuel Sud soudanais, évite aux Égyptiens d'envisager la notion de frontières comme nous le faisons nous-mêmes, c'est-à-dire comme une **limite territoriale**, qu'il faut maintenir — même si la notion de transgression est clairement exprimée dans les sources militaires. Elle les conduit, en revanche, à un système de **glacis**, civil ou militaire, qui assure, comme nous l'avons vu, le contrôle des communications

On comprend ainsi comment ce système a développé deux types d'analyse, selon qu'il avait affaire à des populations possédant un terroir et/ou un système politique identifiable ou à des entités plus réduites, nomades, et pour lesquelles il ne lui était pas possible de dessiner une structure politique claire. Nous avons vu ce qu'il en était de ceux que nous continuons à appeler, improprement, « Libyens ». Jusqu'à l'arrivée des « peuples de la Mer », à la fin du deuxième millénaire av. J.-C., les Égyptiens n'identifiaient que deux groupes ethniques proches, les *ḥḥnw* et les *ṯmḥw*, caractérisés par une appartenance culturelle commune, mais ne relevant pas forcément d'un système politique unique. Il est même probable que, si leurs traits devaient refléter un mode de vie et d'organisation sociale assez proches, voire identiques, ils n'avaient, dans les faits, guère de relations. En d'autres termes, les Égyptiens devaient les considérer comme des tribus nomades (*mḥw*), ayant chacune sa propre organisation et sa propre hiérarchie. C'est essentiellement leur mode de vie nomade et les mœurs qui le fondaient qui les distinguaient des populations égyptiennes, au contact desquelles ils venaient, voire résidaient temporairement, aux franges du delta. Sur le plan politique ou militaire, ils ne représentaient pas un danger pour le royaume. Les seules nuisances possibles relevaient de rezzous ponctuels, qui n'affectaient que localement les représentants du pouvoir central. Cette situation est assez comparable à ce que l'on peut voir encore aujourd'hui dans les franges orientales du delta et le Sinaï, tout particulièrement dans la région du lac Menzaleh.

D'où une appréhension de cette culture, différente même si elle était assez peu éloignée des origines des Égyptiens, comme étrangère, alors que la réalité géographique en faisait une voisine, somme toute aussi proche que l'étaient les

Nubiens de la Haute-Égypte. L'identification politique ne se fera vraiment qu'avec les « peuples de la Mer », qui n'ont rien à voir avec ces tribus, qui garderont d'ailleurs leur territoire, cohabitant avec les nouveaux venus en Cyrénaïque et sur les rives de la Méditerranée. Ceux-ci, en effet, arrivent avec une caractérisation culturelle très frappante pour les Égyptiens, parce que radicalement différente de leur environnement habituel.

Comme ces nouveaux venus n'ont pas de territoire, ils n'ont d'autre solution que de s'imposer, en tant que nation étrangère, sur le sol égyptien. Nous reviendrons, le moment venu, sur ce choc et sur ses conséquences pour la civilisation pharaonique elle-même, le Proche-Orient et le Sud méditerranéen. Pour l'instant, bornons-nous à rappeler la façon dont les Égyptiens sont parvenus à « absorber » ces nouveaux venus : en intégrant leurs éléments offensifs dans leur propre système militaire — jusqu'à en faire les corps d'élite de la garde personnelle du roi. Les forces les plus dangereuses étant ainsi « récupérées », le flot des migrants s'est déversé plus à l'Ouest, vers la Cyrénaïque.

L'évolution des populations libyennes qui se sont fixées alors en Égypte, ou qui y sont « revenues » au cours des générations suivantes, selon le système des groupements ethniques et nationaux que l'Égypte a toujours pratiqués, a montré que Ramsès III a probablement été sage de ne pas accueillir tout le flot des migrants sur le sol égyptien. Cela n'eût probablement qu'accélééré la montée de dynastes « libyens ». Sans doute, l'exemple antérieur des Hyksôs, sur lequel l'historiographie égyptienne du deuxième millénaire s'est longuement étendue, avait-il amené les dirigeants à réfléchir sur les avantages et les inconvénients de l'intégration — déjà ! Et à trouver des solutions pratiques, susceptible de ménager au mieux leurs intérêts. Avec succès, si l'on considère que ces modes d'intégration — du vaincu comme du vainqueur — ont permis à l'institution pharaonique de durer plus que n'importe quelle autre !

Revenons aux premiers « Libyens ». Face à ce « flou » de la carte géopolitique les concernant, les Égyptiens n'ont pas développé une diplomatie à proprement parler. C'est-à-dire un ensemble de comportements, politiques, économiques ou militaires, comparables à ceux qu'ils ont établis dans leurs relations avec les États identifiés, essentiellement du Proche-Orient. D'où un aspect d'opérations de simple police que prennent les raids organisés contre ces populations : pacification des pistes et voies de communication, sécurité des populations vivant aux marches, etc. Le corollaire de cette relation est la présentation quasi systématique de ces populations nomades dans ce qu'elles ont de plus caractéristique pour le système pharaonique : nomadisme et apparence étrangère, associée à une mauvaise réputation générale, qui ne relevait pas forcément de la xénophobie : voleurs, pillards<sup>62</sup>, etc. L'attitude de tout temps du sédentaire face au nomade. D'où aussi sans doute la raison pour laquelle ces représentations se trouvent, du

---

62. pAnastasi I 19.2.

moins pour les tombeaux, en Moyenne-Égypte : dans des zones qui sont au débouché des pistes. Seul le manque de monuments de type comparable dans le delta et surtout dans les marches occidentale et orientale de celui-ci empêche que l'on puisse disposer de données comparables pour ces régions<sup>63</sup>. Peu de différence est faite entre « Bédouins », quelle que soit leur appartenance tribale. Certains de ces nomades circulent dans le delta et se confondent avec les populations pastorales qui y évoluent : lors des périodes de famine disent les sources littéraires<sup>64</sup>. Très probablement de façon plus régulière, comme en témoigne la tradition des Boukoloï et des habitants des zones palustres, déjà évoqués à propos du lac Menzaleh...

En fait, les seuls Bédouins que les Égyptiens identifient clairement comme étrangers relèvent, pour eux, du monde asiatique<sup>65</sup>. Ils les qualifient globalement de « coureurs des sables » (*ḥryw-š'*). Ce sont les populations qu'ils connaissent d'abord par les incursions qu'elles font dans la vallée ou dans les territoires que les Égyptiens eux-mêmes contrôlent ou parcourent régulièrement. Ces territoires ne sont clairement pas le désert oriental, mais se situent dans le Sinaï et au-delà. Les incursions se produisent par la zone qui relie la péninsule du Sinaï au delta. Ce qui n'exclut pas que les « infiltrations » se prolongent *via* la mer Rouge<sup>66</sup> et le pays des *pḏtyw-šw* jusque vers la vallée, comme en témoignent les incursions en Haute-Égypte<sup>67</sup>. Un document, devenu un « classique » de la littérature égyptienne, donne une idée de ce type de relation pour la fin de l'Ancien Empire. C'est l'autobiographie qu'Ouni fit graver dans sa tombe en Abydos ; mais on peut supposer que les « coureurs des sables » n'avaient pas attendu le règne de Mérenrê pour se manifester.

Géographiquement, le delta ne communique avec le Sinaï que par une « frontière » relativement courte, qui suit grosso modo le tracé actuel du canal de Suez<sup>68</sup>. Il convient de distinguer, à partir de cette ligne théorique deux directions : les zones minières de la côte de la mer Rouge et du Sinaï central et méridional, et le nord Sinaï. Le premier ensemble de territoires est considéré par les anciens Égyptiens comme faisant partie de leurs possessions, et connaît un mode d'administration comparable à celui du désert oriental, qui se caractérise par l'occupation plus ou moins temporaire des grands sites miniers : Serabit el-Khadim, Gebel Maghara, Ouadi Kharig, etc. Le second constitue la voie de passage vers la Syro-Palestine, dès les débuts de l'Histoire.

63. L'exemple des tombes de Balat ou de Dara montre bien qu'il devait en être ainsi. Mais l'évolution historique du peuplement de ces zones agricoles, exploitées intensivement, nous a privés de ces monuments. Seuls ont subsisté quelques exemples, comme les représentations du tombeau de Khnoumhotep II à Beni Hassan ou les reliefs d'Ounas et de Sahourê.

64. Neferti 68 ; pAnastasi VI 54. Voir D. Wildung, *LÄ* I 677-678.

65. Raphael GIVEON, *Les Bédouins Shosou des documents égyptiens*, Leyde 1971.

66. *Urk.* IV, I 134.

67. Herakleopolis : *Merikarê* 91-94.

68. Dominique VALBELLE - Charles BONNET (éd.), *Le Sinaï durant l'Antiquité et le Moyen Âge. 4 000 ans d'histoire pour un désert*, Paris 1998 : carte générale.

Dans ce second cas, on peut parler de frontière : au sens d'une séparation entre l'extérieur et l'intérieur. C'est le point de départ et de retour des expéditions militaires, matérialisé par des installations : la « levée » (*dnyt*) sur laquelle veillent crocodiles et hippopotames, ordre et désordre, que décrivent les reliefs de Séthi I<sup>er</sup> à Karnak<sup>69</sup>. Elle corrobore la problématique de Tjarou<sup>70</sup> et des sites militaires comme Tell Heboua, Tell el-Herr, plus récemment Tell el-Borg et ses implantations ramessides<sup>71</sup>, la question des « Murs du prince » de Sésostri I<sup>er</sup>, etc., sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir plus en détail l'an prochain.

### *Le Sinaï central et oriental*

L'occupation temporaire — ou saisonnière — du Sinaï par les Égyptiens est abondamment illustrée par l'archéologie. La question du « protosinaïtique » a soulevé, il y a environ un siècle et demi, une discussion sur la première occupation des lieux. Les conflits territoriaux qui opposent l'Égypte et Israël depuis un demi-siècle ont transformée celle-ci en débat passionnel. Les premières inscriptions ont été découvertes en 1868-1869 par Palmer. L'essentiel a été trouvé par Fl. Petrie lors de ses fouilles dans le Sinaï en 1906. L'énorme majorité provient des sites miniers, essentiellement de Sérabit el-Khadim, mais aussi de Maghara et du Ouadi Nasb.

Dès leur découverte, elles ont alimenté une discussion sur l'origine de l'écriture alphabétique. En fait, en 1916, A. Gardiner a montré qu'il s'agit de la transcription, à l'aide de hiéroglyphes, d'une langue sémitique, par notation consonantique<sup>72</sup>. À côté de ce premier débat, un second est rapidement lancé. Quelle est cette langue ? L'ancêtre de l'hébreu ? Autant dire que l'on ouvre la vaste question de l'origine des Hébreux et du peuplement du Sinaï... Tout a été dit, et son contraire. On a voulu lire jusqu'aux noms de Moïse, Yahvé, etc. On y a même vu un temps du méroïtique, des rébus, la langue des Hyksôs... La tentative d'interprétation phonético-paléographique jadis tentée par Albright<sup>73</sup> n'est guère convaincante ; celle de Gardiner, fondée sur le contexte essentiellement — en particulier à partir du sphinx du British Museum —, donne des résultats qui paraissent raisonnables, en tout cas qui permettent de rapprocher *b'lt*, « Dame, maîtresse » en cananéen, des épithètes d'Hathor, Dame de Byblos. Dans la ligne

69. Nicolas GRIMAL, « La danse des peuples aux marches du royaume », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres* 2001 (2002), *passim*.

70. Dominique VALBELLE, « La (les) route(s)-d'Horus », dans *Hommages à Jean Leclant, Bibliothèque d'Étude* 106/4, Ifao, 1994, p. 379-386.

71. *Or* 73 (2004), p. 22 (29).

72. À mettre en parallèle avec le propre mode de transcription des termes étrangers, notamment sémitiques, par les Égyptiens eux-mêmes, l'acrophonie constituant le dénominateur commun de la notation de ces langues, qui se retrouvent dans le fonds sémitique, de la notation consonantique.

73. William F. ALBRIGHT, *The Protosinaïtic Inscriptions and their Decipherment*, Cambridge (Mass.) 1966. — Voir notice de R.G. LÁ IV 1156-1159.

de cette interprétation, R. Eisler<sup>74</sup> a lu *m'ḥb B't*, « aimé de la Dame » à mettre en face des très nombreux *ḥtḥr mry* des inscriptions égyptiennes du Sinaï...

Si ces propositions sont correctes, nous avons affaire à une écriture proto-cananéenne. Ce qui paraît logique au vu des mouvements de ces populations vers et dans le Sinaï par la suite.

Les plus anciennes sont datables du début du deuxième millénaire av. J.-C.<sup>75</sup>. Mais c'est le milieu du deuxième millénaire qui semble en constituer le *floruit* (XVIII<sup>e</sup> dynastie). Le corpus de ces textes oscille autour de 350 pièces. Sauf donc à en trouver de plus anciennes, il semblerait que ces populations — à l'évidence des tribus nomades — aient marqué leur existence, surtout sur des sites déjà occupés par les Égyptiens. De toute façon, ces témoignages conduisent à poser la coexistence, au début du deuxième millénaire av. J.-C. peut-être, au milieu certainement, d'Égyptiens et de Cananéens, sans pour autant pouvoir affirmer que les seconds aient été des « indigènes » et les premiers des conquérants. L'ancienneté de l'implantation égyptienne, qui n'exclut pas une présence cananéenne contemporaine, le fait que les deux soient focalisées dans les zones minières... Tout cela conforte l'idée d'une circulation très tôt dans le temps, pour une occupation saisonnière des lieux. La connexion entre Hébreux et protosinaïtique se fait, en réalité, à travers les Cananéens. Elle recoupe beaucoup de sites qu'occuperont plus tard les Nabatéens, comme Qasrawet... Nous y reviendrons.

### Les *Annales de Thoutmosis III* : étude et commentaire

On a établi et commenté cette année les colonnes 56-85 de la première section, soit tout ce qui précède la bataille de Megiddo proprement dite : la marche des troupes égyptiennes, réparties en corps d'armée, le roi à leur tête (col. 56-64) jusqu'au débouché des passes ; puis l'installation à proximité de Megiddo et le dispositif militaire mis en place (64-85), pour lequel, on a étudié le parallèle de la stèle de Thoutmosis III du Gebel Barkal<sup>76</sup>. On a ainsi tenté de reconstituer les détails de l'avancée égyptienne en fonction de la topographie locale, mais aussi en reprenant le dossier terminologique égyptien. Ces enquêtes ont permis de mettre en évidence, une fois de plus, l'étroite parenté qui unit les textes ramessides de la bataille de Qadesh aux textes militaires de Thoutmosis III et d'établir plusieurs filiations directes. On a également étudié la topographie et l'histoire de Tell el-Muttaselim, l'antique Megiddo.

74. R. EISLER, *Die kemitischen Weihinschriften der Hyksos-Zeit*, Freiburg im Breisgau (Hildesheim) 1919 (1975) : 32, cité par R.G.

75. XII<sup>e</sup> dynastie, au Ouadi Nasb : datée par une inscription voisine d'Amenemhat III.

76. G.A. REISNER, M.B. REISNER, « Inscribed Monuments from Gebel Barkal. Part 2. The granite Stela of Thutmosis III », *ZÄS* 69, p. 31-32.

## CABINET D'ÉGYPTOLOGIE

**Lecteurs**

Le nombre de lecteurs de la bibliothèque du Cabinet d'Égyptologie est stabilisé autour de 700 inscrits, les renouvellements d'inscriptions compensant sensiblement les décès et les départs à la retraite de chercheurs. Les conditions d'accès sont restées inchangées. La bibliothèque est réservée aux chercheurs, aux enseignants de l'enseignement supérieur (Égyptologie, histoire et archéologie) ainsi qu'aux doctorants avancés. Des amateurs éclairés peuvent être acceptés exceptionnellement.

Les horaires d'ouverture au public demeurent du lundi au vendredi, 35 heures par semaine. 2 904 entrées ont été totalisées durant l'année 2003 (contre 2 443 en 2002) pour une ouverture de 212 jours. Le nombre des entrées est souvent trop important pour les 16 places offertes. Aussi sommes-nous contraints de les limiter certaines journées. Une forte augmentation de 461 entrées est à noter cette année.

**Taux de fréquentation**

Nous signalions dans le rapport de l'année passée une augmentation de l'ordre de 55 % de la fréquentation depuis le déménagement et la réinstallation sur le site Cardinal-Lemoine de 1998. L'augmentation de cette année est à nuancer car le nombre de chercheurs français a baissé par rapport à celui des chercheurs étrangers qui, lui, a augmenté. Des écarts significatifs entre nationalités appellent les commentaires suivants. Le rapport lecteurs étrangers/lecteurs français a connu une inflexion de la courbe cette année (79 % de lecteurs de nationalité française (84 % en 2002) pour 21 % de lecteurs venant de l'étranger (16 % en 2002) ce qui constitue un différentiel de 5 %. Ce qui nous fait retrouver un chiffre proche d'il y a deux ans. Ces chercheurs ont été principalement européens. Espagnols, Allemands et Suisses en majorité qui totalisent 283 entrées sur les 618 entrées de non français. 33 entrées de lecteurs russes, ce qui représente une grande stabilité (35 l'année passée), 1 lectrice bulgare. Mais seulement 84 entrées de lecteurs venant d'Afrique (Égypte, Afrique du Nord, Afrique noire) contre 197 l'année passée. Diminution probablement liée à une restriction des missions bien que la recherche égyptologie égyptienne soit très active.

Il a été fait 70 643 photocopies payantes en interne et 200 par commandes extérieures, soit un total de 70 843 copies ce qui représente 5 699,44 Euros. À noter une forte augmentation privée de l'utilisation d'appareil photo numérique (non comptabilisée à l'unité), procédé excellent pour la conservation des ouvrages que nous acceptons à ce titre, dans le strict cadre du Code de la Propriété Intellectuelle.

**Personnel**

La bibliothèque dispose d'un poste de Bibliothécaire à temps plein et d'un Agent technique (3 heures par semaine), ce qui, de toute évidence, est très peu

par rapport aux besoins. De ce fait, elle a dû continuer à faire appel à des emplois précaires (CES et vacations) pour pouvoir fonctionner. Sans ces personnels temporaires, la bibliothèque est condamnée à limiter ses heures d'ouverture. Une pérennisation de ces emplois est indispensable.

Durant l'année 2003, l'équipe de la bibliothèque d'égyptologie, conduite par Jacques Berchon (bibliothécaire, Collège de France), assisté principalement par Stéphane Faucon (CEC, Collège de France), a été composée de : Séverine Arzac, Fleur Guérault, Nathalie Besse, Abdella Ali Khaldi, Chantal Datin, Marion Lecoq, Stéphane Faucon, Rafaële Meffre, Jacques Berchon, (bibliothécaire), Nicolas Grimal (professeur).

Les personnels non titulaires se sont succédé les uns aux autres, selon la réglementation très restrictive des emplois temporaires du Collège de France.

Jacques Berchon, Bibliothécaire, a été nommé expert au sein des jurys de recrutement des personnels ingénieurs et techniques de recherche et de formation pour la BAP F de l'Éducation Nationale, de la Recherche et du CNRS (arrêté du 30.06.2002 publié au BOEN n° 24 du 13 juin 2002), Jacques Berchon, parallèlement à ses activités au sein de la Bibliothèque, a poursuivi ses participations à l'évaluation des personnels, notamment d'IGE, à la Maison des Sciences de l'homme de Paris et au Ministère de l'Éducation Nationale, ainsi que de Technicien à Paris IV.

### **Politique d'acquisition**

Au cours de l'année 2003, il est entré dans la Bibliothèque Champollion du Collège de France : 509 ouvrages (monographies, tirés à part et articles catalogués) ; 218 numéros de 74 titres de périodiques suivis, plus 17 numéros de 9 titres de périodiques occasionnels ; 64 titres de Collections ; 6 brochures d'Exposition et de Musée ; 38 titres de Congrès ; 12 Collections privées ; 23 Mélanges ; 25 catalogues de Ventes ; 23 catalogues d'Expositions ; 7 NTIC ; 17 catalogues de Musées ; 17 Généralités.

À signaler cinq nouveaux titres de périodiques suivis et deux réassortiments d'anciens numéros de titre existant : *Aeragram : Newsletter of the Ancient Egypt Research Associates* (Cambridge, Mass.) ; *Basade : Boletín de la Asociación Andaluza de Egiptología* (Séville) ; *Coptologia* (Don Mills, Ontario) ; *Fouilles de Tanis* (Perpignan-Cabestany) ; *Trabajos de Egiptología* (Madrid).

Anciens titres complétés : *Basor : Bulletin of the American Schools of Oriental Research* — Réassort. 19 numéros ; *BMH : Bulletin du Musée hongrois des Beaux-Arts* — Réassort. 17 numéros.

La politique d'acquisitions de 2003, principalement définie par l'acquisition de tous les ouvrages intéressant l'égyptologie, la coptologie et la nubologie, est restée inchangée malgré les restrictions budgétaires de cours d'année. L'amputation de l'enveloppe a été déplacée sur d'autres postes de la Bibliothèque (reliure courante et restauration d'ouvrages anciens, principalement). Il est bien évident

que pareille coupe nuit grandement tant à la constitution du fonds qu'à la conservation des ouvrages.

Les nombreux chercheurs, particulièrement étrangers, qui fréquentent régulièrement la Bibliothèque au gré de leurs missions et de leurs travaux scientifiques, n'ont pas manqué de perpétuer l'ancienne tradition de dons d'ouvrages et de tirés à part qui a fait l'excellence du fonds de la Bibliothèque Champollion et contribue toujours à l'entretenir. Experts et antiquaires-experts, français et étrangers, en nous donnant les catalogues de ventes qu'ils supervisent, ont également largement contribué à notre souci d'exhaustivité. Que tous soient chaleureusement remerciés !

### **Catalogue et informatisation**

L'historique de l'informatisation du catalogue EGY est décrit de façon détaillée dans le rapport d'activité publié dans l'*Annuaire du Collège de France 2000-2001*, p. 654-655. L'effort engagé depuis 1996 dans la rétroconversion en interne du catalogue a été poursuivi, malgré les lourdes contraintes de formation au catalogage de personnels temporaires. Ainsi, la base EGY comptait fin 2003, 14 991 notices dans son catalogue informatique. Ce sont environ 1 510 titres qui ont été rétroconvertis cette année.

### **Demandes médiatiques et bibliographiques**

Dans le cadre d'une émission télévisée de FR3 destinée à présenter l'établissement dans son ensemble, la Bibliothèque a été sollicitée en octobre 2003 pour être le lieu du tournage d'une des séquences. L'émission a été diffusée à plusieurs reprises sur la chaîne publique. Différentes demandes bibliographiques ponctuelles ont eu lieu durant l'année 2003 (principalement pour l'édition).

## ACTIVITÉS DE L'ÉQUIPE

### **Projets collectifs**

#### *Chroniques archéologiques*

La chronique archéologique pour les *Orientalia* comme le *Bulletin d'information archéologique* ont été poursuivis ; une livraison de la première, deux du second sont parus au cours de l'année.

#### *Site internet*

Le développement et l'entretien du site [www.egyptologues.net](http://www.egyptologues.net) ont été poursuivis par Olivier Cabon, Thierry Sarfis et Aminata Sackho-Autissier.

#### *Archives scientifiques*

Leur exploitation a été poursuivie par Amal Helal-Giret et Olivier Perdu. Voir plus loin.

## ACTIVITÉS DES MEMBRES DE L'ÉQUIPE

**EMAD ADLY**

**Arabisant, chercheur associé Institut français d'archéologie orientale-  
Collège de France**

*Travaux*

— En collaboration avec N. Grimal, professeur au Collège de France et chercheur associé à l'Ifao, E. Adly s'occupe de la revue semestrielle *Bulletin d'Information Archéologique* (dépouillement au jour le jour de la presse archéologique égyptienne, traduction des articles, organisation de l'information et rédaction).

— En collaboration avec N. Grimal, E. Adly effectue la collecte des données archéologiques destinées à la rédaction de la chronique annuelle des « Fouilles et travaux » pour la revue *Orientalia* (contacts avec les fouilleurs, visites des sites et chantiers de fouilles, récolte des rapports, dépouillement des périodiques).

— Il participe parallèlement au chantier de Bahariya où il effectue le recensement et la cartographie des mausolées et lieux de culte, ainsi que l'étude du culte des saints musulmans implantés dans l'oasis.

*Communication*

— « *Le saint, le cheikh et la femme adultère : courrier du cœur adressé à l'imâm al-Shâfi'î au Caire* », communication présentée au Workshop « What Happened ? Telling Stories about Islamic Law in Muslim Societies », organisé par NVIC - CEDEJ - IFAO, Le Caire, 24 octobre 2003.

**MICHEL BAUD**

**Égyptologue, chercheur associé**

*Travaux*

— Direction du chantier de la nécropole F d'Abou Rawach. La fouille test effectuée sur le mastaba le plus occidental (F 48), dont la chapelle décorée a été mise au jour, a livré des données essentielles qui confirment nos hypothèses de travail et premiers résultats (cf. *Bifao* 103) sur la date de la nécropole (IV<sup>e</sup> dynastie, règne de Rêdjedef), son caractère royal (le défunt est un fonctionnaire du culte monarchique) et planifié. La découverte d'un cimetière d'animaux (essentiellement des musaraignes) associé à la tombe, vraisemblablement d'époque romaine, ouvre d'intéressantes perspectives, en particulier sur les relations du site avec la ville voisine de Létopolis.

— Reprise du travail de publication de la fouille de Balat/Ayn Asil, projet portant sur la ville de la Seconde Période intermédiaire (Ifao, 1995-1999). L'attention a été portée sur le matériel lithique. La typologie des outils de silex

a permis de déceler des évolutions intéressantes dans les pratiques locales par rapport à l'Ancien Empire.

— Travail éditorial, dans le cadre d'une collaboration entre la chaire et les éditions Fayard, sur le *Châte de Sabine* de Marie-Hélène Rutschowscaya et *La chambre de Chéops* de Gilles Dormion.

### *Conférences et publications*

— Club d'Affaires franco-égyptien, Le Caire, 14 avril 2004 : « Fouilles d'Abou Rawach ».

— Egypt Exploration Society, British Council, Le Caire, 19 avril 2004 : « The cemetery F at Abu Rawash, Royal Necropolis of Radjedef (IVth Dynasty) ».

— « Le cimetière F d'Abou Rawach, nécropole royale de Rêdjedef », *BIFAO* 103, 2003, p. 17-71.

— *La nécropole royale d'Abou Rawach*, site internet réalisé en collaboration avec Olivier Cabon : [www.egypt.edu/abourawach](http://www.egypt.edu/abourawach).

## NICOLAS GRIMAL

### Égyptologue

#### *Travaux*

— Direction scientifique du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak, co-direction de l'UPR 1002 du Centre national de la recherche scientifique.

— En collaboration avec Emad Adly, chroniques archéologiques : *Bulletin d'information archéologique* et « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan », pour la revue *Orientalia*.

— Présidence de la chaire d'Égypte du Centre universitaire méditerranéen de Nice.

— Campagne épigraphique à Karnak en décembre 2003-janvier 2004 (*Annales de Thoutmosis III*) ; direction scientifique des fouilles menées au nord de la zone centrale (Guillaume Charloux, Hamdi Abd al-Jalil, Cheïma Mountasser, Hala Chafi, François Larché), du programme d'étude des monuments de la zone centrale (Emmanuelle Arnaudès, Abd al-Sattar Badri, François Larché, Laurent Baqué, Hélène Delaporte-Zacharias, Magali Cortijo), des fouilles du secteur oriental du lac Sacré (maisons des prêtres : Aurélia Masson ; rempart de Thoutmosis III : Marie Millet) ; avec Emmanuelle Arnaudès, participation aux relevés épigraphiques et à l'étude de la porte du VII<sup>e</sup> pylône ; avec Atef Abou al-Fadel et Hélène Delaporte-Zacharias, étude des représentations du mur occidental reliant les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> pylônes ; participation à l'étude en vue de publication de la chapelle Rouge (avec Franck Burgos, François Larché, Laurent Baqué, Rachid

Migalla, Hélène Zacharias, Magali Cortijo, Janusz Karkovsky, Mona Fathi, Antoine Chéné, Gaël Pollin).

### *Enseignement*

— Cours et séminaire dispensés au Collège de France en 2002-2003 : « Les Égyptiens et la géographie du monde (suite) » et « Les *Annales* de Thoutmosis III : étude et commentaire (suite) » (résumés dans *AnnCdF* 2003 et sur [www.egyptologues.net](http://www.egyptologues.net)).

— Deux séminaires à l'Université de Paris-IV, les 15 et 16 mars 2004 : « nouvelles découvertes du CFEETK » et « Politique extérieure et notion de frontières ».

### *Publications*

— Emad ADLY, Nicolas GRIMAL, *Bulletin d'information archéologique* 27 (janvier-juin 2003), 28 (juillet-décembre 2003), 29 (janvier-juin 2004), accessibles sur [www.egyptologues.net](http://www.egyptologues.net).

— Emad ADLY, Nicolas GRIMAL, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan : 2002-2003 », *Orientalia* 73 (2004), p. 1-149 et Tab. I-XIX.

— Nicolas GRIMAL, Amr KAMEL, Cynthia MAY-SHEIKHOESLAMI (éd.), *Hommages à Fayza Haikal, Bibliothèque d'étude* 138, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire, 2003, in-4°, X + 324 + 33 p.

— Préface de Marie-Hélène RUTSCHOWSCAYA, *Le châte de Sabine, chef d'œuvre de l'art copte, Études d'égyptologie* 4, Fayard-Soleb, Paris, 2004.

— Préface de Gilles DORMION, *La chambre de Chéops. Analyse architecturale, Études d'égyptologie* 5, Fayard, Paris, 2004.

### *Conférences et communications*

— « Découvertes archéologiques en Égypte et au Soudan », Centre universitaire méditerranéen, Nice, 7 octobre 2003.

— « Espace divin et espace humain : la théocratie pharaonique », symposium du Collège de France consacré à « l'Homme et ses espaces », Collège de France, 14-15 octobre 2003.

— « Géographie politique du Proche Orient : le point de vue des anciens Égyptiens », Auditorium du Louvre, Paris, 6 février 2004.

— « Pouvoir royal et discours dans l'Égypte du 2<sup>e</sup> millénaire », « Grandes conférences interuniversitaires », Ville de Lyon — Pôle universitaire de Lyon, 26 février 2004.

— « Les travaux récents du CFEETK », Maison de l'Orient méditerranéen, Lyon, 27 février 2004.

— Hommages à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres :

Nicolas Grimal et Emad Adly, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2000-2002 », *Or* 72 (2003), p. 1-137 et tav. I-XV (séance du 12 décembre 2003) ; Michel Baud et Nicolas Grimal (éd.), *Événement, récit, histoire officielle. L'écriture de l'histoire dans les monarchies antiques, Études d'égyptologie* 3, Chaire de civilisation pharaonique du Collège de France, éditions Cybèle, Paris, 2003, in-4°, 324 p. (séance du 13 février 2004) ; Nathalie Beaux (éd.), *Le temple de Soleb*, vol. III, IV et V, Ifao, Le Caire, 1995-2003 (séance du 12 mars 2004) ; Nicolas Grimal, Amr Kamel, Cynthia May-Sheikholeslami (éd.), *Hommages à Fayza Haikal, Bibliothèque d'étude* 138, Institut français d'archéologie orientale, Le Caire, 2003, in-4°, X + 324 + 33 p. (séance du 26 mars) ; Nicolas Grimal et Emad Adly, « Fouilles et travaux en Égypte et au Soudan, 2002-2004 », *Orientalia* 73 (2004), p. 1-149 et tav. I-XIX ; Nicolas Grimal (éd.), *Cahiers de Karnak XI*, Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak, Éditions Recherche sur les Civilisations, Paris, 2003, in-4°, 2 fascicules, 756 p. + 12 p. en arabe, 109 pl., nombreuses figures et dépliants (séance du 2 juillet 2004).

#### **AMAL HELAL-GIRET**

#### **Égyptologue, détachée du Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte**

Amal Helal-Giret a poursuivi, en collaboration avec Olivier Perdu et avec l'aide ponctuelle de Mathilde Bouthors, détachée temporairement auprès de la chaire, la numérisation et le classement des deux importants lots d'archives photographiques de Medamoud et du fonds A. Moret concernant le temple de Louqsor.

#### **FRANÇOISE LACOMBE-UNAL**

#### **Égyptologue, chercheur associé**

##### *Recherches*

Recherches en cours sur la transmission du savoir et sur les concepts égyptiens exprimant la notion de personne.

##### *Cours et conférences*

— « Provence-égyptologie » au musée de la Vieille Charité : cours de langue égyptienne (2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> années), étude de textes, civilisation : « La notion de personne en Égypte pharaonique » (suite).

— Conférence : « Les dieux et les hommes : la piété personnelle » (10/01/04 : musée de la Vieille Charité).

— « Club des 41 » (Aix-en-Provence), conférence : « De génération en génération, la transmission de la culture en Égypte ancienne » (28/10/03).

**FRÉDÉRIC PAYRAUDEAU**

**Égyptologue, doctorant à l'Université de Paris-Sorbonne**

*Travaux*

— Recherches de chronologie, de prosopographie, d'histoire politique et institutionnelle dans le cadre de la thèse intitulée « *L'administration thébaine : la société et le pouvoir, du début de la 22<sup>e</sup> dynastie à la conquête éthiopienne* » (Université Paris IV - Sorbonne).

— Étude de plusieurs objets des époques libyennes et éthiopiennes au Musée du Caire, dont : la statue JE 36365 de Djedkhonsouiefânkh qui fournit une longue généalogie, la statue JE 36943/CG 42252 du scribe du Trésor Nésamenopet qui porte la titulature complète d'Osorkon II, les statues JE 36963 et JE 36964 de Nésyshoutefnout et Nésypaqashouty, descendants du vizir saïte Nésypaqashouty et dont la publication est en préparation, la statue JE 37438/CG 42253 du prêtre Hor, qui porte le cartouche-nom d'Osorkon III, le cercueil TN 12/11/16/2 de Irethorou, fils du Troisième Prophète d'Amon Pétamonnebnésouttaouy.

— Étude des documents concernant la famille du gouverneur de Thèbes Ioufâa, qui a vécu à l'époque du roi Harsîsis. On a pu ajouter à la statue Caire JE 37374, les cercueils et cartonnage Louvre N 2582, N 2568 et N 2617 et la statue Caire JE 37348. La publication de cette étude est en projet.

— Participation au *Congrès International des Égyptologues* à Grenoble en septembre 2004 : Présentation de l'étude de la stèle Caire JE 30434 qui mentionne le roi Takélot III.

*Publications*

— « Les enfants de la rébellion. Remarques sur un passage de la *Chronique du Prince Osorkon* », *Kêmi Beît-Narîn* 1 (2003), p. 176-180.

— « La désignation du gouverneur de Thèbes aux époques libyenne et éthiopienne », *RdE* 54 (2003), p. 131-153.

— « Harsîsis, un vizir oublié de l'époque libyenne ? », *JEA* 89 (2003), p. 199-205, pl. XV-XVI.

— « Le règne de Takélot III et les débuts de la domination koushite à Thèbes », *GM* 198 (2004), p. 79-90.

— « Nespanétjerendjerâ, trésorier des rois libyens », *RdE* 55 (2004), *sous presse*.

**OLIVIER PERDU**

**Égyptologue, ingénieur attaché à la chaire**

*Travaux*

— **Recueil des inscriptions royales de la XXVI<sup>e</sup> dynastie**. La préparation du prochain volume, consacré aux règnes de Néchao II et Psammétique II, a été

poursuivie, mais les efforts ont surtout porté sur la traduction des inscriptions réunies dans le précédent ; la priorité donnée à ce travail se fait l'écho d'une attente exprimée à la suite du lancement de la série. Parallèlement, l'accompagnement d'un voyage de la Société Française d'Égyptologie dans le Delta égyptien a été l'occasion de compléter l'information sur plusieurs documents relatifs à Apriès et Amasis. Tant au musée du Caire, que sur les sites de Bouto et de Behbeit el-Hagar, ou à Rosette, il a été possible de collationner divers textes sur leur support même, suivant une exigence qu'on s'efforce toujours de satisfaire. L'analyse des réemplois extraits de Saïs a pu d'autre part être approfondie, grâce notamment au repérage de témoignages récupérés dans le fort Julien de Rosette et dans le bourg de Fowa ; des progrès ont ainsi été réalisés dans l'inventaire des édifices religieux construits par les souverains de la XXVI<sup>e</sup> dynastie dans leur capitale.

— **L'histoire de la XXVI<sup>e</sup> dynastie et ses origines.** L'année passée, une recherche sur la genèse de la dynastie saïte avait permis d'attirer l'attention sur un témoignage nouveau : une stèle se présentant comme le premier monument daté du règne de Néchao I<sup>er</sup>. L'étude de ce document concernant la région Behbeit el-Hagar est en passe d'être achevée, ce qui permettra dans un avenir très proche de faire connaître les détails d'une donation particulièrement exceptionnelle, tant d'un point de vue historique qu'économique. L'enquête menée sur le règne de Psammétique I<sup>er</sup> a conduit à réexaminer les prétendus « blocs de Piânkhi » découverts à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle dans le temple de Mout à Karnak. Grâce notamment à une visite au musée du Caire en avril 2004, leur lecture a pu être améliorée, ce qui a permis de remettre en cause leur lien avec le voyage de Nitocris à Thèbes en l'an IX de son père. Cela donnera lieu à une communication. En marge de ces travaux, O. Perdu s'est intéressé aux traces de la domination éthiopienne en Égypte et, notamment, à une statue divine récemment retrouvée à Southampton. L'analyse de ce monument aussi original qu'énigmatique a été le point de départ d'une enquête sur le dieu Ândjty, dont les résultats sont exposés dans deux contributions destinées au *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* et à la *Revue d'Égyptologie*. En cherchant à mettre en évidence l'iconographie si particulière du dieu à l'origine, on s'est en fait donné les moyens de préciser sa véritable nature.

— **Inscriptions privées de l'Égypte tardive.** La chance a permis de découvrir dans une collection privée une très belle statue debout en grès silicifié, laquelle devait avoisiner un mètre et demi de haut à l'origine. Ce monument de style ptolémaïque, sans doute d'origine hermopolitaine, est à l'effigie d'une dame nommée Taounbastet, fille d'un prêtre de Thot ; il a été consacré par son fils, un certain Djeddjéhoutyioûfânkh, lui-même serviteur de différentes divinités dans la région d'Hermopolis. Au dos de la représentation est aménagé un appui couvert d'une longue inscription dont le contenu s'avère particulièrement original ; elle comprend notamment un développement de caractère « magique » concernant la protection des différentes parties du corps. Conscients de l'intérêt qu'un tel objet

peut représenter, ses propriétaires actuels ont, avec beaucoup de bienveillance, non seulement facilité son étude, mais aussi autorisé sa publication.

— **Catalogue des statues tardives du Département égyptien du Louvre.** Bien que près de la moitié de la couverture photographique manque encore, le travail a pu être poursuivi. Au printemps 2004, des visites dans les salles ou les réserves ont non seulement permis d'avancer dans la description des œuvres non photographiées, mais aussi de revenir sur quelques monuments problématiques comme le socle Louvre E 3036.

— **Archives du Cabinet d'égyptologie du Collège de France.** Le regroupement des archives photographiques a été achevé. Les clichés sont non seulement réunis dans un même espace, mais aussi répartis dans différentes sections concernant principalement les sites et les musées. La prochaine étape est le classement des documents à l'intérieur même de ces sections, mais ce travail est déjà bien avancé. Cela a permis de faciliter l'accès de cette documentation aux chercheurs, toujours plus nombreux à souhaiter profiter de cette opportunité. Dans la perspective d'une mise à disposition des photographies réalisées par A. Moret dans le temple de Louxor, on a d'autre part préparé une table de concordance entre ces documents et les renvois faits à cet ensemble dans le volume II de la *Topographical Bibliography* de B. Porter et R. L. B. Moss.

— **Revue d'Égyptologie.** En tant que membre du comité de lecture de la *Revue d'Égyptologie*, O. Perdu a participé à l'analyse des contributions proposées pour le volume 55 de ce périodique.

### *Enseignement*

— Dans le cadre du Cours annexe d'archéologie égyptienne à l'École du Louvre, huit cours ont été dispensés sur les conceptions funéraires aux époques tardives. Lors de séminaires de DEA, deux sujets ont été abordés, l'un sur la géographie historique à l'université de Paris IV-Sorbonne, l'autre sur des questions de prosopographie à l'université de Lyon 2.

### *Publications*

— « Des pendentifs en guise d'ex-voto », *Revue d'Égyptologie* 54 (2003), p. 155-166.

— Contributions dans *Des dieux, des tombeaux, un savant* ; notices n° 48-51, 58, 59, 73-75, 81, 85, 104, 107, 122, 130, 134 (catalogue d'exposition : Boulogne-sur-mer, 10 mai-30 août 2004).

— « Les métamorphoses d'Andjty », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie* 159, p. 9-28.

— « De Stéphinatès à Néchao ou les débuts de la XXVI<sup>e</sup> dynastie », sous presse dans la prochaine livraison des *Compte rendus de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*.

— « L'avantage d'accomplir des choses utiles d'après la statue de Nakhtefmout (Caire CG 42208) », *Mélanges offerts à François Neveu*, sous presse.

— « La chefferie de Sébennytos de Piânkhi à Psammétique I<sup>er</sup> », *Revue d'Égyptologie* 55, sous presse.

#### *Communications*

— « Apport des collections privées à la connaissance de l'Égypte tardive », Université de Franche-Comté, Besançon, 13 novembre 2003.

— « Énumérations de toponymes ; entre histoire et économie », Séminaire de DEA à l'Université de Paris IV-Sorbonne, Paris, 9 mars 2004.

— « Un dieu sorti de la campagne ou les avatars d'une figure mal connue du panthéon égyptien », Société Française d'Égyptologie, Paris, 19 mars 2004.

— « Pharaon ; entre fiction et réalité », Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer, 11 mai 2004 (à l'invitation de « Lille 2004 », à l'occasion de l'exposition consacrée à A. Mariette « Des dieux, des tombeaux, un savant »).

— « La carrière du chef de la flotte Samtoutefnakht », Séminaire de DEA à l'Université Lyon 2, Lyon, 25 mai 2004.

#### **ELSA RICKAL**

#### **Égyptologue, chercheur associé**

#### *Recherches et enseignement*

— Poursuite des recherches philologiques menées sur le langage formulaire et la composition des autobiographies dans le cadre de la thèse « Les épithètes dans les autobiographies du Nouvel Empire ».

— Études sur l'intertextualité et la transmission des textes dans l'Égypte pharaonique : plusieurs documents de nature, de date et d'origine diverses ont été repérés qui mettent en lumière les phénomènes de « copie » et de « citation » des sources anciennes à travers l'emploi de termes rares ou de formules rigoureusement identiques, la reprise d'idées spécifiques d'un genre de texte à l'autre ou encore la tonalité « archaïsante » sciemment donnée à un monument entier.

— Enseignement de l'Égyptien classique à l'institut Khéops Égyptologie.

#### *Travaux en cours*

— Enquête prosopographique sur quelques hérauts royaux de la XVIII<sup>e</sup> dynastie avec notamment la préparation de la publication d'une statue inédite et la réédition d'une statue-cube récemment signalée.

— Poursuite de l'étude des monuments de Baki, directeur des greniers sous Thoutmosis III.

AMINATA SACKHO-AUTISSIER

Égyptologue, chercheur associé

*Travaux*

### Travaux effectués dans le cadre de la chaire

— Animation en collaboration avec Olivier Cabon du site [www.egyptologues.net](http://www.egyptologues.net). Mise en forme des bibliographies du cours et du séminaire et des notes de lecture des publications de la chaire.

— Mise en forme et participation aux corrections de Marie-Hélène Rutschowskaya, *Le châle de Sabine*, aux éditions Fayard-Soleb, Paris, 2004.

— Maître de stage d'Amélie Autissier, élève en quatrième au collège de Thelle (Méru, Oise) dans le cadre d'un stage d'observation en entreprise effectué du 24 au 28 mai 2004 au cabinet d'égyptologie du Collège de France.

### Travaux et recherches personnels.

Elles sont essentiellement consacrées aux assimilations culturelles dans la vallée du Nil moyen aux époques napatéenne et méroïtique (I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C.-IV<sup>e</sup>/V<sup>e</sup> siècle de notre ère). Ces périodes correspondent au renouveau des pouvoirs locaux en Basse, Haute Nubie et au Nord Soudan, qui développe des cultures très particulières dans lesquelles les emprunts à l'Égypte pharaonique sont multiples et variés, mais aussi ceux issus de la tradition hellénique.

— Collaboration à la création de polices méroïtiques pour Macintosh et PC, disponible à <http://www.egypt.edu/etaussi/informatique/meroitique/meroitique01.htm>.

— Collaboration au projet lancé par Friedrich W. Hinkel et Yanice Yellin, *Necropolis of Kush (NOK)* : remaniements et corrections de la base faite sur les objets des tombes du cimetière sud de Méroé.

— Rédaction des notices du catalogue d'exposition *Les civilisations du Nil : le patrimoine archéologique de la Nubie* (titre provisoire), ainsi que de l'aperçu historique « Soudan : cinq mille ans d'histoire ». L'exposition photographique, organisée par l'association Patrimoines du globe, sera inaugurée à l'automne 2004.

*Publications*

### Publications scientifiques

— « Cinq bases de statues conservées au Cheikh Labib », *Cahiers de Karnak* XI, 2004, p. 571-579, pl. I-V.

### Diffusion scientifique

— « L'époque thinite ou archaïque » disponible en ligne sur <http://www.egypt.edu/egypte/histoire/thinite/thinite01.htm>.

— « L'Égypte arabo-musulmane : repères chronologiques » disponible en ligne sur <http://www.egypt.edu/egypte/musulmane/reperes01.htm> .

— Note de lecture « Alain Zivie, Les tombeaux retrouvés de Saqqara » disponible en ligne sur <http://www.egypt.edu/actualite/lecture/zivie/zivie01.htm>.

### **Outils pédagogiques**

— Mise à jour des bibliographies déjà en ligne sur <http://www.egypt.edu/egypte/biblios.htm>.

— Préparation de nouvelles bibliographies : « Les principaux sites de Basse-Nubie », « Le Soudan », « La faune et la flore de l'Égypte ancienne », « Les chaouabtis ou serviteurs funéraires », « Le magicien Hétépi », « L'autobiographie d'Herkhouf », « L'autobiographie d'Ouni », « L'autobiographie de Pépinakht », « Ptah, dieu de Memphis », « Le sphinx ».

### *Cours, communication et conférences*

— Siège de l'Oréal, Clichy, 23 octobre 2003, « La momification dans l'Égypte ancienne ».

— Forum universitaire de Boulogne-Billancourt, 22 janvier 2004, « La nécropole d'époque gréco-romaine dans l'oasis libyque de Baharya ».